BREVIAIRE PHILOSOPHIQUE

OU

HISTOIRE
DU JUDAISME, DU CHRISTIANISME
ET DU DÉISME,

EN TRENTE-TROIS VERS;

PAR LE FEU ROI DE PRUSSE;

ET EN TRENTE-TROIS NOTES;

PAR UN CÉLÈBRE GÉOMÈTRE.

1791.

PRÉFACE.

Le feu roi de Prusse a été lié toute sa vie avec les meilleurs poètes et les meilleurs mathématiciens. Cette liaison honore plus son caractère que toutes ses alliances : elle fut du moins plus constante. Ce prince me demandoit, dans une de ses lettres, quelle seroit la méthode la plus expéditive pour arracher, de la tête des peuples, l'infame superstition des Juifs et des Chrétiens. Une trentaine de vers faciles à retenir, lui répondis-je, et autant de notes piquantes , mais courtes. Chargez-vous des notes, m'écrivit ce monarque, et je me charge des vers. Ce sont les derniers qu'il a faits. C'est

son teſtament poétique, il vaut bien celui de Moïse et celui de Jésus : Jésus et Moïse nous ont légué le fanatisme : Frédéric nous a légué le bon sens. Fidèle à notre convention religieuse, j'ai commenté chacun de ses vers par une note géométrique : Newton a décomposé la lumière, et moi j'ai décomposé les ténèbres.

HISTOIRE
DU JUDAÏSME,
DU CHRISTIANISME, ET DU DÉISME.
EN TRENTE-TROIS VERS.

DANS un jardin précoce, Adam, à côté d'Eve,
Préparoit des humains le berceau paternel :
Le serpent s'y glissa : son souffle criminel
De l'arbre de la vie empoisonna la sève.
Tout fut perdu. Flétri d'un vice originel,
L'embryon fut damné dans le sein maternel.
Contre le Tout-Puissant le monde se soulève :
L'enfer pour une pomme ! Adonaï cruel !
Qu'eût fait de plus Néron, ou Tibère ou Cromwel?
Jéhova se repent. Il accorde une trève.
Moïse est du contrat le témoin solemnel.
Accompagné de l'arche, et précédé du glaive,
Vers la Terre-Promise il guidoit Israël :
Mourant, il annonça le Christ, l'Emmanuel,
Le Messie. A ce nom, l'univers se relève,
Et de la nue ouverte il attend l'immortel....

Au lever d'un jour pur, au moment d'un beau rêve;
A la touchante voix du tendre Gabriel,
Dans les flancs d'une vierge un dieu tombe du ciel:
Il naît, il prêche, il meurt. La papauté s'élève.
La tiare, le froc, l'étole et le Missel
Alloient faire du monde un cloître universel....
Luther sauva le Nord. Calvin sauva Genève,
Mais il brûla Servet et proscrivit Farel.
Henri, la hache en main, brisa l'antique autel:
Un seul doute avec lui conduisoit à la Grêve:
Il fabriqua du Test l'infame Rituel.
D'une école plus juste indépendant élève,
Penn bâtit le premier un temple fraternel,
Où la foi vit sans prêtre et dispute sans fiel.
Voltaire enfin paroît, et l'ouvrage s'achève:
Il enseigne à la terre un culte naturel,
Et de son masque affreux délivre l'Eternel.

NOTES.

(1) Il y avoit, dans le paradis terrestre, selon l'auteur de la Genèse, cinq personnages, Dieu, Raphaël, Adam, Eve et le serpent. Ces cinq personnages nous représentent un petit Empire oriental. Dieu est le sultan colère; Raphaël, l'eunuque jaloux; Adam, le mari aveugle; Eve, la femme crédule; et le serpent, un tracassier envieux et subtil. Entre eux cinq, ils composoient une Cour, semblable à bien des Cours.

(2) Le paradis des Grecs étoit un bocage, un élisée; celui des Assyriens et des Hébreux, un jardin, un verger; celui des Arabes, une citerne et un sérail; celui des Scythes, un camp, une tente; celui des Celtes, une forêt de chênes; et celui des anciens Thudesques ou Teutons, un cabaret, dans lequel leur dieu Odin leur versoit à boire dans le crâne de leurs ennemis : les Sicambres, de qui nous descendons, adoroient trois lances plantées au milieu de leur armée : les fleurs de lys nous viennent de là, et nous retracent la trinité guerrière de nos aïeux. Chaque peuple se fit un dieu et un ciel conformes à ses mœurs.

Dieu fit le cœur humain; le cœur humain fit Dieu.

(3) L'*Adam* de Moïse n'est autre chose que l'*Adimo* de Brama. L'un signifie la *boue*, en syriaque, et l'autre, la terre, en indien. *Eve* n'est de même autre chose que *Procritis ;* car les deux noms veulent dire également, dans les deux langues, la *vie*. Selon toute apparence, l'Inde fut le pays natal des hommes et des religions : celles-ci étoient un mélange de vérités et de fables ; on retint les fables par cœur, et l'on oublia les vérités. C'est la mémoire de l'enfance.

(4) Le serpent joue un rôle dans toutes les religions. Les Brachmanes contoient l'histoire du serpent qui avoit dérobé à l'homme le breuvage de l'immortalité. Les Choens, ou prêtres de l'Egypte, employoient ce reptile pour emblême de l'éternité. De tout temps, à la Chine, l'image des dragons ailés fut l'ornement impérial, et la parure religieuse. Enfin toute l'Afrique semble le temple des serpens, qu'elle adore sous le nom de fétiches, ce qui veut dire, dans la langue du pays, les amis, les hôtes. Quels hôtes ! quels amis !

(5) L'arbre de la vie, la boîte de Pandore, l'œuf d'Orosmade, le phénix des Ethyopiens, la métempsycose indienne, les incarnations de Wisthnou et de Sommonocadom, tout cela n'est que le chagrin de mourir et l'espoir de revivre. Les premiers charlatans promirent l'immortalité ; mais comme

leurs recettes n'empêchoient pas de mourir, il parut de seconds charlatans qui promirent la résurrection. Pour la rendre plus facile, les Egyptiens embaumoient les cadavres. J'ai vu autrefois, dans le cabinet de M. de Caylus, une momie qui datoit du temps des Pharaons. Ainsi, des ossemens ont duré autant que des pyramides. Si cet usage *éterniseur* avoit été moins cher et plus commun, nous aurions l'antiquité entière, non pas vivante, mais existante sous nos yeux ; et si un monarque étoit assez riche pour recueillir les morts célèbres dans un palais, ce palais deviendroit, non pas le cimetière, mais le panthéon du genre humain.

(6) L'auteur de la Genèse avoit à faire à un peuple de voleurs ; et il prit plaisir à le faire descendre d'une voleuse de pommes. Eve mangea du fruit défendu, par curiosité. Pandore, par curiosité, ouvrit sa fatale cassette. Par curiosité, Psyché blessa et perdit son immortel amant. J'observe, 1°. que de toutes ces femmes curieuses et fabuleuses, la plus intéressante, c'est la dernière; 2°. que tous les contes anciens, comme tous les contes modernes, roulent sur la foiblesse des femmes.

(7) La richesse des premiers humains étoit, comme celle des peuples d'Othaïti, en fruits. L'arbre à pin est peut-être l'arbre primitif, l'arbre de la vie, et son fruit, la pomme par excellence. Peut-être

aussi le seigneur Caldéen, nommé Jéhova, cultivoit-il, dans son éden ou verger, des ananas, et se réservoit-il ce fruit rare. L'orange, par sa couleur et par son goût, fut recherchée ensuite. Le gardien des Hespérides étoit un dragon qui veilloit autour d'un oranger, et qui vomissoit la flamme, ainsi que l'épée de Raphaël. En un mot, les premiers voleurs du monde ont été des voleurs de fruits.

(8) Aucun de ces voleurs n'a été puni aussi rigoureusement qu'Adam et sa complice. Le maître jardinier Raphaël étoit bien avare de son fruit, ou bien pauvre en arbres fruitiers ! On ne peut comparer à la dureté de Raphaël que la cruauté de Mahomet second, lorsqu'il fit éventrer un page de sa cour, pour chercher dans ses entrailles le melon qu'il avoit mangé. Cette dernière histoire n'a que deux invraisemblances. Les melons étoient communs à Constantinople, et l'on n'y connoissoit point les pages.

(9) La définition des mots est la véritable pierre de touche des idées. Voulez-vous évaluer au juste l'idée du péché originel ? définissez le péché originel. Que signifie en effet ce mot ? Un crime commis avant la naissance, un fétus, un embryon, un sperme coupable de lèze-divinité : quelle extravagance ! Le véritable péché originel des hommes, c'est la bêtise.

(10) Un moment de foiblesse puni par une éternité de peines, et la race humaine proscrite tout entière pour la faute d'un seul homme, sont deux idées qui, érigées en dogmes, ont perverti la morale, falsifié le jugement et dénaturé la justice. Ces deux dogmes carnificiels ont servi de modèle et d'excuse à tous les codes barbares établis parmi nous. A eux sont dues et la férocité des lois judaïques, et l'atrocité des lois chrétiennes; à eux est due aussi, en grande partie, la disproportion de nos lois pénales. Les prêtres, les tyrans et les bourreaux ont torturé, ont haché en pièces les hommes que Dieu damnoit si aisément. Ainsi, la fable d'Eve est la fable la plus anti-morale, et la plus anti-religieuse que l'on ait pu imaginer. Ainsi, nous ne pouvons réformer Pussort et notre jurisprudence, qu'en réformant Moïse et sa bible. Répétons ici l'utile observation de Montesquieu sur les trois crimes que les lois modernes châtioient le plus sévèrement, l'hérésie, la magie et la sodomie. On peut dire, observe Montesquieu, de la première qu'elle est une liberté innocente, de la seconde qu'elle est une chimère absurde, et de l'autre que c'est une infamie rare et presque impossible à prouver. Or tous ces délits si peu fondés étoient punis par le feu. C'étoit une petite avant-scène de l'enfer.

(11) Saturne mangeoit ses enfans, Jéhova brûloit les siens.

Néron choisissoit, pour faire massacrer les Romains, le moment où ils étoient à table, afin de rendre le contraste divertissant pour lui. Cromwel, après avoir signé la sentence de mort de Charles I, passa, en riant, sa plume sur les lèvres des autres juges. Mais le plus odieux des jeux de la tyrannie, après le dogme de la damnation, c'est le jugement porté par Tybère contre une jeune Romaine. La loi défendoit d'exécuter une vierge, pour obéir à la loi et à la rage, Tybère la fit violer par le bourreau. Cela ressemble à un raffinement de casuiste, ou à un scrupule d'inquisiteur.

(12). C'est Moïse qui a donné le premier exemple des boucheries religionnaires. Il avoit tiré les juifs d'esclavage. Il vouloit les tirer en même temps de l'idolâtrie. Mais ce peuple étoit encrassé de toutes les superstitions égyptiaques. Pour l'en détacher, il employa l'instrument du merveilleux. Il supposa des conférences avec Dieu. Il s'arrêta plusieurs jours sur le mont Sinaï, pour y composer son décalogue. Il attendit, pour l'apporter aux Hébreux, un jour d'orage. Il descendit alors du mont Sinaï au milieu des éclairs et des tonnerres, la table des lois dans une main, et la baguette dans l'autre. Cette baguette, empruntée des prêtres égyptiens, lui servoit d'instrument divinatoire. Comme il avoit ordonné à chaque Juif de mettre dans la masse commune l'argent volé en Egypte, il persuada

que sa baguette avoit la vertu de découvrir l'argent caché. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'en descendant du mont Sinaï, il trouva que son peuple avoit fondu tout son or, pour en former un demi-dieu Apis, un veau d'or? Les motionnaires avoient profité de son absence pour égarer la populace. Elle s'étoit mutinée. Moïse vit que son empire étoit perdu s'il ne frappoit un coup terrible. Il fit massacrer par l'armée qui lui étoit dévouée, celle qui lui étoit infidèle. C'est la *dragonnade* de l'ancien testament. Le premier jour de la loi juive fut donc un jour de carnage. Le Dieu des vengeances n'a pas dégénéré depuis ce jour-là. On demandera où j'ai trouvé tous ces détails? Derrière le buisson ardent du mont Sinaï.

(13) Comment s'opéra cette délivance miraculeuse des Juifs, et leur sortie tranquille de l'Egypte? Une fois par an, ils se rassembloient près des rivages de la mer Rouge, et là, ils célébroient les funérailles d'Abraham, en se tournant vers la mer, au delà de laquelle reposoit ce patriarche, dans la caverne d'Ephron. Les Egyptiens prêtoient, pour ce jour de fête, à leurs esclaves, des vases d'or et d'argent. Moïse profita d'une de ces réunions solemnelles, pour proposer à sa nation captive de rompre ses fers. Il lui annonça au nom du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, un magnifique empire, situé au delà de la mer Rouge et de l'Oreb

désert. L'image enchanteresse de la liberté, la protection du Très-Haut, la perspective d'une conquête facile déterminèrent les Israélites; c'étoient les plus ignorans des hommes. Moïse leur persuada que le flux et le reflux de la mer Rouge étoit une faveur céleste accordée pour leur passage. Moïse avoit commencé par le merveilleux; il fallut continuer à employer cette machine sur un peuple machinal: il ne l'entretint que d'apparitions, d'oracles, de prestiges. Ne parlant qu'à l'imagination des Hébreux, et jamais à leur raison, il prépara les esprits à une crédulité sans exemple. Aussi ce peuple n'a-t-il pas eu un seul écrivain qui ne jouât l'inspiré. Les prophètes étoient les poètes, les troubadours du pays; et il est remarquable, qu'à l'exception du livre de l'Ecclésiaste et des Proverbes, les écritures qu'on appelle *saintes*, sont toutes, ou des récits de miracles, ou des livres de prédictions; ce sont les mille et une nuits, et les centuries sacrées de la Palestine.

(14) L'arche fut d'abord un coffre ou un catafalque autour duquel les Juifs s'assembloient pour chanter le trépas de Jacob. Moïse se servit de ce coffre pour y enfermer les trésors volés en Egypte. Pour empêcher que l'on n'y touchât, il imagina de rendre ce coffre un mystère saint, un arcane sacré, *arcanum ex arcâ*. Tous les prêtres du monde ont essayé d'appliquer sur leurs biens le cachet

inviolable de la consécration. La guerre sacrée qui livra la Grèce à Philippe, étoit venue d'un champ usurpé par les prêtres de Delphes, et repris sur eux. Les apôtres firent croire, pour grossir leurs collectes, qu'Ananias étoit tombé mort pour avoir soustrait quelques deniers de son offrande. On connoît le trait de ce soldat qui s'étoit enrichi dans le pillage de la Sicile. Auguste, en voyageant, dîna chez lui, sans le connoître. L'hôte parla de cette expédition. Est-il vrai, lui demanda l'empereur, que le soldat qui voulut enlever la statue de Cybèle, fut frappé de mort en y portant la main? Ce soldat, c'est moi, lui répondit son hôte, et vous avez, seigneur, dîné d'une cuisse de la déesse. Il faut espérer que nous dînerons et souperons aussi tranquillement des prieurés, des abbayes et des évêchés de France. C'est notre terre promise.

(15) On sait que le Messie est attendu encore aujourd'hui par les rabbins, qui, à chaque orage, ouvrent les fenêtres de leur chambre, dans l'espérance de voir leur libérateur descendre chez eux avec le tonnerre et la pluie: *Nubes pluant Justum.* Les aristocrates français vont attendre de même leur Messie jusqu'à la fin du monde. Ils regardent sans cesse s'il descend des Alpes ou des Pyrénées.

(16) Gabriel, Raphaël, Uriel, Michel, etc., étoient des noms caldéens. Les Hébreux profitèrent

de leur captivité pour enrichir et polir leur idiome, le plus pauvre et le plus grossier des dialectes arabes. Ils avoient rapporté d'Egypte leur veau d'or, et ils rapportèrent de Babylone leurs anges d'argent, leurs chérubins, leurs séraphins, etc. Toute la bible est un plagiat rabbiniste.

(17) La vanité des généalogies est une des maladies incurables du genre humain. Les héros de l'antiquité aimoient mieux passer pour les bâtards d'un dieu que pour les fils d'un roi. Les prêtres tiroient grand parti de cette sottise orgueilleuse, et il n'existoit point de belle souveraine qui n'eût l'apparition de son ange. La descendance des dieux a été la première origine de cette superstition, appelée noblesse. Un Arabe avoit raison de dire, qu'il ne connoissoit qu'une seule noblesse réelle, celle de ses chevaux.

(18) On est étonné de la fortune qu'a faite le christianisme. On ne songe donc pas que Jésus étoit un homme du peuple; les apôtres, des gens du peuple; les évangiles, les écrits du peuple. Les grands hommes ont fait des conquêtes, des lois, des découvertes, des chef-d'œuvres; mais c'est le peuple qui a fait presque toutes les révolutions. Celle de la Judée étoit plus facile qu'une autre. Ce pays étoit gouverné, moitié par les Romains, moitié par Hérode. Le sacerdoce avoit perdu son

autorité. Il avoit même encouru la haîne et le mépris public. On étoit las de l'emphase et indigné de l'hypocrisie. Jésus paroît, et le premier, il montre une simplicité, une naïveté inconnues à Jérusalem. Il apprend à tous les hommes qu'ils sont fils de Dieu. Il apprend que les Pharisiens et les Scribes sont des vipères ou des tombeaux blanchis. Il apprend que les publicains sont des gens à chasser de la terre comme du ciel. Il apprend que l'on doit pardonner aux femmes adultères, et recevoir en grace les filles mondaines. Il apprend à traiter l'enfance avec douceur, avec respect. Enfin il apprend que les biens sont communs, sans en excepter l'esprit saint, et que les pauvres d'esprit sont les favoris du ciel, les heureux de la terre : comment pouvoit-il manquer de croyans et de prosélytes ?

Il a été par la bonhomie, en Judée, ce que Rousseau a été par la philosophie en France.

(19) Les papes sont les vrais législateurs qu'il falloit dans une croyance toute mystique. Ils devinrent souverains, comme les hyérophantes de l'Egypte, sans autres armes que des figures, telles que les clefs du paradis, l'anneau du pêcheur, la crosse du berger, la cité de Dieu, les foudres de l'excommunication, etc. Leur rhétorique fonda leur empire ; et c'est avec des allégories et des paraboles que la papauté s'étoit réellement emparée

de l'Europe. C'étoit la théocratie juive, rajeunie et agrandie. Ainsi le christianisme n'étoit qu'un second judaïsme. Nous ne sommes plus dans le siècle des figures, et dans peu Rome en fera une bien triste et bien pauvre dans le monde.

(20) Les moines s'étoient nichés dans tous les pays ravagés par les Goths, comme les hiboux se nichent dans les ruines. Ce qui est remarquable, c'est que la lumière est venue de leurs sombres demeures. Car ils y avoient mis en réserve tous les bons ouvrages de l'antiquité, qui, sortis de leurs cloîtres, ont aidé la renaissance des lettres et préparé le règne de la philosophie. Le pape Grégoire l'avoit prévu. Il vouloit exterminer tous ces manuscrits, qui un jour devoient exterminer l'erreur. Il ordonna à tous les moines de les brûler. Les moines désobéirent, non pour garder l'antiquité, mais pour conserver leur bibliothèque. Ceux qui à présent voudroient anéantir la liberté, n'ont qu'un moyen, c'est d'anéantir l'alphabet.

(21) La légende, ou les fabliaux monastiques furent une des sources de la richesse des monastères. Avoit-on envie d'un champ ? on y enterroit une image que l'on faisoit semblant de découvrir, et l'on y érigeoit une chapelle à miracles. Craignoit-on un procès pour des biens usurpés sur des orphelins ? on faisoit apparoître pendant la nuit l'ombre

du grand-père, chargée de chaînes, qui menaçoit de l'enfer toute sa famille, si elle osoit réclamer son patrimoine. Si l'on veut juger de l'imagination inventive des moines, qu'on lise l'histoire d'un comte de Mâcon, puni pour avoir rançonné l'abbaye de Cluni. Un jour il étoit assis dans la grande salle du château, au milieu d'une foule de chevaliers, de dames et de pages. Tout à coup on voit apparoître un grand homme noir, monté sur un grand coursier noir, qui, forçant gardes et barrières, s'avança jusqu'au milieu de l'assemblée. Chacun se lève, le comte veut fuir; le géant, d'une voix tonnante, lui ordonne de le suivre; le malheureux, lié par une puissance invisible, suit en tremblant; un autre cheval, couleur de feu et de soufre, sort de terre; l'inconnu oblige le comte d'y monter; ils sont au même instant enlevés dans les airs, et l'on entend une voix terrible qui crie: Chevalier! donnez, donnez au monastère. Cette histoire, circulant dans tous les châteaux voisins, fit, observe le légendaire, beaucoup de bien à Cluni, et valut à cette abbaye cinq à six nouvelles terres considérables. Les troubadours, qui faisoient aussi des fabliaux, n'étoient pas si bien payés. Ils avoient leurs tréteaux, mais non une chaire ni un confessionnal. Le confessionnal étoit le greffe des donations, la place des escamotages.

(22) Luther est un des hommes qui ont le mieux servi l'esprit humain, si ce n'est par la lumière, du moins par le mouvement qu'il lui communiqua; son impétuosité fut en raison des préjugés et des obstacles qu'il rencontra et qu'il abattit. Cette impétuosité fut d'autant plus admirable, qu'elle ne se montra jamais cruelle. Luther prodiguoit les injures aux rois, aux papes et aux théologiens, mais il ne persécuta personne. C'étoit un ours allemand qui vouloit étouffer la grande bête de Rome.

(23) Calvin ou Chauvin, aussi têtu que Luther, fut plus hypocrite et moins bon homme. Il avoit greffé la politique sur la scolastique, deux plantes dont le suc est bien amer. De plus, il vécut célibataire : or le célibat endurcit ceux qui respectent ses lois, et pervertit ceux qui les méprisent. Le célibat ecclésiastique ou monacal est placé entre le dortoir de la débauche et l'office de l'inquisition.

(24) Les monstres et les volcans sont quelquefois nécessaires pour changer la situation du monde, pour combler les abîmes, pour applanir les montagnes. Henri VIII a donné cette secousse violente, mais heureuse, à son royaume. Il eut tous les vices qui convenoient à un nova-

teur. Despote, il fut tout-puissant. Pontife, il se crut infaillible. Inconstant, il immoloit une portion nouvelle d'abus à chaque nouvelle passion. Il immola aussi ses femmes aux moindres soupçons et aux moindres caprices : oh ! pour celui-là, ce n'est pas le célibat qui le rendit barbare. Mécontent de la première nuit qu'il passa avec Anne de Clèves, il la répudia. Il fit même couper la tête à Thomas Cromwel, qui avoit négocié ce mariage. Mécontent aussi des facilités qu'il trouva avec sa nouvelle épouse, Howard, il la fit périr sur l'échafaud ; et il porta une loi qui condamnoit à mort toute famille qui ne lui donneroit pas pour femme une vierge. Catherine Parr, sa dernière femme, ayant disputé un matin dans son lit un peu librement sur le mystère de transubstantiation, il se leva pour aller signer contre elle une sentence de mort. Disputer avec lui, c'étoit disputer avec le bourreau. Henri VIII mourut dans son lit, et Charles I sur l'échafaud ! et Henri VI dans une prison ! Dans les temps de trouble, celui qui ne sait pas dominer ou diriger la force publique, en est écrasé, fût-il le meilleur des princes.

(25) Le test est proprement le saint-office, la bulle *unigenitus* des Anglais. Jurer que l'on croit à une religion dominante, c'est jurer que l'on est un esclave ambitieux ; c'est mettre sa conscience aux pieds du souverain. Locke avoit raison de

dire que le test étoit la foi courtisane. Un autre Anglais disoit : Je cesserois de croire en Dieu, s'il m'ordonnoit de croire à une religion quelconque.

(26) Les Quakers ont commencé par être fanatiques, et ils ont fini par être tolérans. Ce sont même les seuls religionnaires, qui, après avoir été persécutés, ne soient pas devenus persécuteurs. C'est qu'ils ont été les seuls réformés de bonne foi ou conséquens ; c'est que leur morale a été d'accord avec leurs opinions, et leur gouvernement conforme à leur morale ; c'est qu'ils ont établi la fraternité chrétienne sur l'égalité sociale ; enfin c'est que, défendus par l'Océan et gardés par la concorde, ils n'ont besoin d'avoir ni soldats ni prêtres. L'habit militaire est l'uniforme de la tyrannie, et la robe sacerdotale le manteau de la superstition.

(27) S'il est une coutume absurde, quoiqu'universelle, c'est de faire de la prêtrise un état, un métier, une profession permanente. Car enfin une profession n'est permanente, que lorsqu'elle exige un long apprentissage et un continuel exercice. Ainsi un peintre, ainsi un architecte qui ne sont habiles qu'après bien des années, et qui ne se perfectionnent que par l'exercice de leur art, sont obligés de l'étudier, de le professer toute la vie ; mais l'étude, mais la profession du culte reli-

gieux est apprise en deux jours. Chaque citoyen sait là-dessus tout ce qu'un autre peut savoir de réel et de bon. Ainsi, un père de famille, un patriarche de village en est le souverain pontife. Et le sacerdoce primitif ne fut autre chose que la vieillesse vénérable et la vertu exemplaire. On n'a donc besoin que de vieillir avec sagesse, pour pontifier avec honneur. Comment ? la magistrature n'est pas une profession permanente, et la prêtrise le seroit ! Mais, dira-t-on, et la théologie, et la messe, et l'ordination, etc. J'ose répondre que l'ordination est une puérilité, la théologie un galimathias, et la messe une comédie pieuse, indigne de l'Evangile et de la gravité chrétienne. Qui peut en effet considérer, sans rire, un homme de sens, affublé d'une chasuble, multipliant les génuflexions, les gestes, les grimaces; priant dans une langue étrangère, ayant enfin l'air d'un sorcier qui par ses conjurations veut faire descendre Dieu ou la lune sur l'autel ? On agite en ce moment la grande question du mariage des prêtres; mais l'abolition du célibat ecclésiastique a besoin d'un préambule, qui est l'abolition de la messe papale; car quelle femme honnête pourroit se résoudre à épouser un jongleur qui chaque jour iroit en public jouer une farce sérieuse et ridicule ? Jésus ou les apôtres enseignèrent-ils jamais une pareille arlequinade ? Est-ce de Bethléem ou de Bergame que vient la messe ?

La confession est encore bien autre chose. Et d'abord est-il rien de plus impertinent que de voir un homme qui croit représenter Dieu , et qui, avec quelques paroles et quelques gestes , s'imagine ouvrir le ciel et fermer les enfers ? Ensuite est-il rien de plus immoral que de voir de jeunes vierges et de graves matrones agenouillées devant un caffard , lui avouant des foiblesses qu'elles s'avouent à peine à elles-mêmes , et souillant leurs langues de ce qui a souillé leur imagination. Enfin est-il rien de plus impolitique et de plus dangereux que de laisser à la classe la plus intrigante , l'instrument le plus redoutable de l'intrigue : car c'est par la confession que l'église pompe en quelque sorte les secrets du jour , les secrets de la nuit, les secrets des familles , les secrets même de l'Etat.

Ainsi , le tribunal de la pénitence est un trône véritable d'où le prêtre espionne et remue l'univers ; c'est de là qu'il impose et lève des tributs sous le nom de pénitences et d'expiations ; c'est de là qu'il donne des lois , en interprétant et en modifiant à son gré celles de la religion ; c'est de là qu'il ébranle l'empire de la morale , en émoussant l'arme des remords , en autorisant le coupable à se racheter d'un long repentir par des pratiques momentanées ; c'est de là sur-tout que pendant les orages politiques et les disputes religieuses , il lance , comme un feu divin , les flammes de la discorde et les foudres de la superstition.

Durant les guerres civiles des Guelfes et des Gibelins, les confesseurs Gibelins r efusoient l'absolution aux Guelfes, et les Guelfes aux Gibelins. Durant les troubles de la fronde, les partisans du grand Condé lui écrivirent ces propres paroles : Nous venons de lâcher une meute de prêtres dans les confessionnaux. Durant les disputes de la bulle *unigenitus*, les prêtres ennemis de cette bulle faisoient croire aux paysans qu'ils confessoient que c'étoit une permission du pape pour violer toutes les femmes. Tout le monde connoît aussi la réponse d'un artisan qui se confessoit à un Jésuite : celui-ci, avant de l'absoudre, voulut savoir s'il étoit Janséniste ou Moliniste : je suis, répondit l'artisan, ébéniste. Un trait non moins connu est celui de cet ancien, qui, pressé par un hyérophante de la Grèce, de se confesser avant de célébrer les mystères de Cérès, lui dit : Dois-je me confesser à toi ou à Dieu ? A Dieu, répondit le prêtre ; eh bien, reprit l'initié, retire-toi, homme.

En deux mots, si la messe est un tissu de momeries, la confession est une machine à complots.

(28) La ville de Philadelphie, toute peuplée de frères, sans tyrans, sans esclaves, sans prêtres, sans athées, sans oisifs et sans pauvres, mériteteroit d'être la capitale du monde entier.

(29) Le dictionnaire philosophique de Voltaire

mériteroit aussi d'être traduit dans toutes les langues, comme un remède à toutes les superstitions. Il guériroit ceux qui en sont malades, et il divertiroit les convalescens.

(30) L'église de Ferney avoit pour inscription sur le frontispice de son portail : *Deo erexit Voltaire.* En lisant ces paroles, M. l'abbé Delille s'écria : Voilà un grand mot entre deux grands noms.

(31) Qu'est-ce que cette foule de tableaux hideux qui attristent, qui noircissent nos églises? Qu'est-ce que ces instrumens patibulaires de toute espèce, qui font de vos autels une effigie de la Grève? Qu'est-ce que ces anachorètes radieux, ces sauvages béats, ces idiots canonisés que l'on y invoque comme des immortels? Qu'est-ce que cette idolâtrie subalterne et capucinale? Qu'est-ce que le crucifix lui-même avec sa nudité indécente? Une petite Indienne, conduite dans une de nos églises, et voyant un de ces crucifix, s'écria : Ah! la vilaine poupée! Un moine qui l'entendit fit le signe de la croix, et dit : Comme on élève mal ces pauvres Indiens!

(32) O Français! le moment n'est-il pas venu de donner à l'univers un grand exemple? Vous avez retrouvé les titres de l'homme et du citoyen :

ah ! n'oubliez pas de déterrer aussi les titres de la Divinité , ensevelis sous nos églises ! Ces églises, sans en excepter celle de Saint-Pierre , ne sont que des chapelles d'enfans ou des cimetières de sauvages. Elevez enfin un temple à l'Eternel. La France me doit un million. Dès qu'il m'aura été remboursé en assignats , j'acheterai la plus belle église qui sera à vendre , et la dédiant à l'auteur de la nature , je prierai l'abbé Delille de composer des hymnes , M. Bailly d'inventer des fêtes , et les auteurs de la Feuille Villageoise d'y prêcher des homélies. On n'y placera d'autres statues que celles des hommes canonisés par l'assemblée nationale, fût-ce un cordonnier ou même un ministre.

(33) Un homme profondément instruit et doué d'un zèle vraiment divin me lisoit un plan de religion naturelle qu'il a calculé comme un géomètre, et combiné comme un législateur , avec des fêtes sociales , des hymnes touchantes , des prônes civiques , et des solemnités conformes aux différentes époques de l'année , de la vie et de la société , ainsi que des familles. J'admirois l'ordre et la simplicité sublime de son ouvrage. C'est Dieu , m'écriai-je , qui vous a révélé ce culte naturel..... *révélé* un culte *naturel* , me dit-il , quelle contradiction vous est échappée là ! oubliez-vous que toute révélation est une charlatanerie anti-naturelle ? Ecoutez-moi. Il me prit la main , il me regarda d'un œil ferme,

et il commença ainsi avec cette mâle franchise; l'éloquence de la vérité et de la nature.

Le premier homme qui, considérant l'ordre de l'univers, conclut qu'il existoit un Dieu, fut le bienfaiteur du genre humain à qui il découvrit son origine et son auteur. Le monde sans un Dieu est un orphelin. Mais le premier homme, qui, non content d'adorer Dieu, le fit parler, fut un imposteur qui tendit un piège éternel à l'esprit humain.

1°. Toute révélation est contraire à l'idée de Dieu. Est-elle locale ou temporaire? elle suppose un Dieu partial ou volage; obscure, elle suppose un Dieu perfide: si elle commande la vertu, elle suppose un Dieu étourdi, qui, en nous formant, oublia de nous l'inspirer; si elle commande l'homicide, elle suppose un Dieu bizarre, qui fait et défait son ouvrage.

2°. Toute révélation est contraire à la marche de l'esprit humain. N'est-elle donnée qu'une seule fois aux nations? elle s'altérera par la tradition. Est-elle renouvelée sans cesse? elle engendrera des disputes toujours nouvelles. Que la révélation défende ou permette de consulter la raison, elle nous abrutit et nous pervertit également. Elle est pour la raison une ennemie redoutable ou une compagne dangereuse. Ennemie, elle maudit toute réflexion; elle damne tout examen; elle persécute toute vérité; elle éteint toute lumière. Compagne de la

raison, elle nous désaccoutume de penser, en nous habituant à croire; elle déroute notre esprit des réalités, en nous routinant aux illusions; elle ferme à jamais les yeux de l'homme, en l'apprivoisant avec les ténèbres.

3°. Toute révélation est contraire à l'ordre des sociétés politiques.

Est-ce chaque particulier qui est inspiré par elle? il croira avoir le droit de dominer les autres.

Est-ce le souverain qui parle pour elle? il la fera servir à déifier le despotisme.

Est-ce le prêtre qui sera son seul organe? Il fondera un Empire dans un Empire, et troublera le monde à son gré.

Est-ce un collège d'hyérophantes, un conclave de pontifes qu'elle aura pour interprète? tous les tribunaux seront soumis à celui-là, qui finira par réduire les nations à l'ignorance, à la servitude et à la mendicité.

Meliùs vatibus quam ducibus parent.

Concluons: tant que la religion sera fondée sur une révélation, elle sera une pépinière de fables et une source de discordes. Tant que le sacerdoce sera une profession, il cultivera ces fables, il semera ces discordes. Le nom mal entendu de Dieu, et l'intérêt bien entendu du prêtre causeront des désordres pires cent fois que les passions. Bacon l'a dit, la passion la plus destructive c'est l'erreur

déifiée. Que le Dieu de la foi tombe ! que celui de la raison s'élève ! Le premier ne peut s'établir que dans l'imagination, et ne peut se maintenir que par la force. Aveugler les esprits, sacrifier les sages, voilà l'éternel secret du sacerdoce. Le Dieu de la raison au contraire est dans la nature ; il s'agrandit par la connoissance de la nature ; il donne au cœur humain tout l'empire qu'il en reçoit ; c'est le principe des choses mis d'accord avec celui des sentimens. C'est la loi divinisée. Nous avons abattu le despotisme, anéanti la féodalité ; il faut déraciner la superstition qui les reproduiroit un jour, et qui seule suffiroit pour empoisonner le monde. Si le premier mobile de l'esprit populaire est faussé, il faussera tous les autres. Comment le rectifier ? C'est un problême qui appartient à la géométrie. En voici les propositions nécessaires.

1ere. Quel plan de croyance peut s'accorder avec la raison ?

2e. Quel plan de sacerdoce peut s'accorder avec la liberté ?

3e. Quel plan de lithurgie peut s'accorder avec la morale ?

4e. Quels peuples ont le plus approché, et quels peuples se sont le plus écartés de ces plans ?

5e. Quelles sont les précautions à prendre pour que l'on ne s'en écarte jamais ?

6e. Que deviendra un peuple qui aura une religion, une morale, une constitution, une litté-

rature, une éducation modelée sur les premiers principes de l'humanité et de la nature ?

Cet ouvrage est celui que je vous ai lu. S'il étoit adopté, il seroit peut-être le moule d'un nouveau genre humain. Il pourroit régénérer de proche en proche les quatre parties du monde. Si l'Être suprême assiste par sa pensée à tous les mouvemens des nations, il dira en lui-même : L'Anglais a deviné les lois du monde physique, et le Français celles du monde moral.